

*L'exil, le pittoresque, la politique :*  
Le Printemps d'un proscrit (1803)  
*de Joseph Michaud*

S'il est demeuré relativement connu pour sa grande *Histoire des croisades* et pour la *Biographie universelle* – mais c'est son jeune frère Louis-Gabriel (1773-1858) qui la mena à bien –, toujours indispensable aux chercheurs, si on le cite encore parmi les journalistes monarchistes de la Révolution et de la Restauration et pour son acharnement contre Marie-Joseph Chénier (1764-1811), malignement présenté comme responsable de la mort sur l'échafaud de son frère André (1762-1794), on a un peu oublié que Joseph-François Michaud (1765-1839), fut aussi l'auteur à succès d'un assez long poème, *Le Printemps d'un proscrit*<sup>1</sup>, qui prétendait n'ambitionner rien moins, tout en exploitant la thématique fréquente sous le Consulat de la dénonciation des excès révolutionnaires, que de renouveler le genre descriptif mis à la mode, dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, par Jean-François de Saint-Lambert (1716-1803) et Jacques Delille (1738-1813).

Né aux confins de la Savoie, Michaud (ill. 1), après ses années de collègue à Bourg-en-Bresse, était devenu brièvement commis de librairie à Lyon, avant de monter tenter sa chance à Paris à l'automne 1790, à l'instigation semble-t-il de Fanny de Beauharnais<sup>2</sup> (1737-1813). La Révolution en fit un journaliste, inféodé d'abord au parti de la Cour, puis un bref moment peut-être – retour d'émigration ? – antimonarchiste, si du moins l'on en juge par les vers de lui sur *L'Immortalité de l'âme* qu'on trouve dans *l'Almanach des Muses* pour l'an III (1795) et qui se terminent par une mention exaltée

---

<sup>1</sup> *Le Printemps d'un proscrit*, poème en 3 chants, précédé d'une *Dissertation sur la poésie descriptive* et [suivi] de *trois lettres à M. Delille sur le sentiment de la pitié*, Paris, Giguet et Michaud, 1803-an XI.

<sup>2</sup> Fanny de Beauharnais, de retour d'un séjour en Italie, s'était arrêtée à Lyon au mois d'août 1790 et avait assisté à une séance de l'Académie locale, à laquelle elle appartenait comme associée depuis 1782.

« du joug impie » des rois et de la tyrannie et du « front républicain » du poète<sup>3</sup>, avant de prendre part à l'insurrection du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), d'échapper de manière très romanesque à la guillotine<sup>4</sup> et de devenir, à partir d'octobre 1796 et sans plus prendre de masque, le rédacteur de la très réactionnaire *Quotidienne*<sup>5</sup>.

C'est ce positionnement politique et cette activité de journaliste qui valurent à Michaud d'être inscrit sur la liste des proscrits du coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797) : miraculeusement échappé de sa prison, sans doute grâce à la complicité de l'imprimeur Noël-Jean-Joseph Giguet (mort en 1810), avec lequel lui et son frère venaient de s'associer pour fonder une entreprise d'édition d'ouvrages religieux et monarchistes, il évita la déportation en Guyane<sup>6</sup> mais s'éloigna prudemment de Paris pour se réfugier chez d'officieux amis, dans les montagnes du Jura. C'est là, dans un exil qui semble avoir été une période de loisir plutôt qu'une fuite périlleuse<sup>7</sup>, qu'il entreprit la rédaction du *Printemps d'un proscrit*, (ill. 2) qu'il poursuivit probablement en Dauphiné<sup>8</sup>, où il séjourna en 1798. À l'en croire, le poème n'était, à l'origine, nullement destiné à la publicité :

Caché dans une retraite où j'avais trouvé quelques amis, j'entrepris de faire un cours de littérature. Je commençai par les règles de la versification, et pour montrer à mes nouveaux élèves la mesure et la forme des vers alexandrins, j'essayai d'en faire quelques-uns ; j'en fis trente ou quarante le premier jour, j'en fis autant dans la séance suivante ; comme j'avais pris pour sujet de mes vers la position où je me trouvais, la campagne où j'avais reçu l'hospitalité, ce sujet s'empara de mon imagination. Chaque jour, je faisais une description, un tableau ; je cherchais à exprimer tout ce que je sentais, tout

<sup>3</sup> *Almanach des Muses* pour l'an III, p. 146.

<sup>4</sup> Voir la *Vie de M. Michaud*, placée par Jean-Joseph-François Poujoulat (1808-1880), ami et collaborateur de l'écrivain, en tête de l'édition posthume de l'*Histoire des croisades* (Paris, Furne et C<sup>ie</sup>, 1841), qui complète une note du poète à son propre ouvrage (*Le Printemps d'un proscrit*, éd. citée, n. 5, p. 161).

<sup>5</sup> Voir Ghazi Eljorf, *Un journal réactionnaire sous la Convention thermidorienne, La Quotidienne*, thèse, Denis Reynaud (dir.), Université Lyon II, mai 2017.

<sup>6</sup> Voir Louis-José Barbançon, « Aux origines de la guillotine sèche : la déportation dans les assemblées révolutionnaires », *Criminocorpus* [revue en ligne], 2007, n° spécial sur *Les bagnes coloniaux*, art. non paginé.

<sup>7</sup> L'historien A. Bazin (Anaïs de Raucou, 1797-1850), préfacier de la huitième (et dernière) édition du *Printemps d'un proscrit* (Paris, Dupont et C<sup>ie</sup>, 1827), parle d'une « agréable retraite » (p. vi).

<sup>8</sup> J.-J.-F. Poujoulat, *Vie de M. Michaud*, *op. cit.*, p. XIII.

# LE PRINTEMPS

D'UN PROSCRIT,

SUIVI DE PLUSIEURS LETTRES A M. DELILLE SUR LA PITIÉ,

PAR M. MICHAUD.

~~~~~  
QUATRIÈME ÉDITION CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,  
RUE DES BONS-ENFANS, N<sup>o</sup>. 6.

1804. — AN XII.

ce que je voyais : au bout de quelques mois, j'avais fait plus de deux mille vers, mais j'étais loin de croire que j'eusse fait un poème ; j'écrivais pour me distraire : je cédaï au besoin d'exprimer les sentiments que j'éprouvais, au plaisir d'arrêter mes pensées sur les images du printemps, sans songer à montrer mes vers au public et sans espérer des lecteurs<sup>9</sup>.

Feinte modestie d'auteur<sup>10</sup>, sans doute, et même mise en scène un peu embellie de la genèse de l'ouvrage : Michaud, en réalité, quoique d'abord publiciste, déjà libraire et bientôt historien<sup>11</sup>, était dérangé depuis le collège par le démon de la versification. Outre un court *Voyage littéraire au mont Blanc et en quelques lieux pittoresques de la Savoie en 1787*<sup>12</sup>, essai de jeunesse en prose mêlée de vers, une curieuse mise en vers de la déclaration des droits de l'homme<sup>13</sup> et le morceau sur *L'Immortalité de l'âme*, qu'on a déjà évoqué, il avait déjà donné un petit poème sur *Ermenonville ou le Tombeau de Jean-Jacques*<sup>14</sup>, peut-être les poésies fugitives fort émouvantes contenues dans *Les Adieux de Marie-Thérèse de Bourbon, almanach pour l'année 1796*<sup>15</sup>, et une satire mordante intitulée *Petite dispute entre deux grands hommes*<sup>16</sup>. Un peu

<sup>9</sup> Cité par Bazin, dans son liminaire de 1827 (p. VIII), et par Poujoulat, dans sa *Vie de Michaud* (p. XII-XIII). Cette déclaration provient de l'*Avis* en tête de l'édition de 1814 (voir ci-dessous la n. 22).

<sup>10</sup> « J'ai fait un poème sans le savoir », dit ailleurs Michaud (éd. de 1827, p. 28).

<sup>11</sup> Sur ces aspects majeurs de la carrière de Michaud, que nous n'évoquerons pas, voir Franck Estelmann, « Poésie, histoire et *ethos* royaliste : Joseph Michaud et les débuts de l'histoire romantique », dans Gilles Bertrand et Alain Guyot (dir.), *Des passeurs entre science, histoire et littérature, contribution à l'histoire de la construction des savoirs (1750-1840)*, Grenoble, UGA Éditions, 2011, p. 125-150.

<sup>12</sup> *Voyage littéraire au mont Blanc et en quelques lieux pittoresques de la Savoie en 1787*, Paris, Girardin, 1791. La brochure n'a qu'une trentaine de pages.

<sup>13</sup> *Déclaration des droits de l'homme, poème, précédé de quelques réflexions [...], suivi de l'Apothéose de Franklin, législateur du Nouveau Monde*, Paris, Girod et Tessier, 1792.

<sup>14</sup> *Ermenonville ou le Tombeau de Jean-Jacques*, s.l.n.d. [1794]. Brochure de 10 pages (extrait de *La Décade*, qui publia le texte dans le n° 17 du 20 vendémiaire an III [11 octobre 1794], p. 105-109).

<sup>15</sup> *Les Adieux de Marie-Thérèse de Bourbon, almanach pour l'année 1796*, Bâle, Tournesen, 1796. Dans ce recueil paru sous le pseudonyme de M. d'Albins et attribué à Michaud [Albins est le nom de son village natal], les poésies (p. 19-67) sont-elles de lui, ou du moins le sont-elles toutes ? L'historienne Hélène Becquet (« La fille de Louis XV et l'opinion en 1795 : sensibilité et politique », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 341, juillet-septembre 2005, p. 69-83) semble n'en pas douter.

<sup>16</sup> *Petite dispute entre deux grands hommes*, Paris, Bureau général des nouveautés, an V [1796]. Le morceau est accompagné d'une *Réponse à la première satire de Chénier*. Les deux

plus tard, il devait s'essayer au poème mythologique, avec un *Enlèvement de Proserpine*<sup>17</sup>, emprunté à Ovide et à Claudien, et sacrifier comme bien d'autres, après son ralliement, à la louange de l'Empereur<sup>18</sup>. Il avait aussi la réputation d'être un excellent poète « de société », mais les éditions du *Printemps d'un proscrit* qui comportent une section de « poésies fugitives » n'en donnent guère à lire que deux piécettes assez peu probantes<sup>19</sup>, une banale *Épître à M<sup>me</sup> Adèle \*\*\**, pour l'inviter à se livrer aux charmes de la mélancolie et un conte assez raide, le *Tableau d'une auberge*.

Ses amis, donc, n'eurent guère besoin sans doute de le pousser beaucoup pour qu'il se décide à mettre au jour son poème, sous presse fin 1802 et paru, chez Giguet et Michaud, la maison qu'il avait fondée avec son frère Louis-Gabriel et Noël Giguet, dès janvier 1803. Le *Mercure de France*, peu de mois

---

« grands hommes » sont Marie-Joseph Chénier et Jean-Baptiste Louvet de Couvray (1760-1797), l'auteur immortel de *Faublas*, alors publiciste actif et homme politique en vue. Voir Pierre Blachard, *La Satire poétique de Thermidor à l'Empire*, thèse, Jean-Noël Pascal (dir.), Université Toulouse II, septembre 2013.

<sup>17</sup> Le texte est joint à la 5<sup>e</sup> édition du *Printemps d'un proscrit* (Paris, Giguet et Michaud, 1808). Michaud, remarquable connaisseur de la poésie latine, a aussi rédigé les notes des derniers livres de l'*Énéide* traduite par Delille (Paris, Giguet et Michaud, 1804) et celles des *Bucoliques* (Paris, Giguet et Michaud, 1806), confiées au chevalier Égide de Lespinasse de Langeac (1752-1839), l'abbé Delille n'ayant pas voulu se confronter à ce texte, considéré par lui comme intraduisible.

<sup>18</sup> Voir au t. II des *Hommages poétiques à leurs majestés impériales royales* (Paris, Imprimerie de Prudhomme, 1811, p. 252-252), les interminables stances, sans titre, dans lesquelles il salue la naissance du Roi de Rome et, dans *L'Hymen et la naissance* (Paris, Didot, 1812, p. 105-121), le beaucoup plus original *Fragment d'un XIII<sup>e</sup> livre de l'Énéide*, qui fait de l'Empereur prêt à convoler avec Marie-Thérèse un autre Énée. Sur ces recueils, voir Jean-Noël Pascal, « Des Pindares comme s'il en pleuvait : odes et dithyrambes sur la naissance du Roi de Rome (1811) », dans D. Alexandre, G. Cammagre et M.-C. Huet Brichard (dir.), *L'Ode, en cas de toute liberté poétique*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 61-80, et « Quand les cadres de l'administration chantaient l'Empire et l'Empereur : coup d'œil sur un recueil collectif semi-officiel de 1812, *L'Hymen et la Naissance* », *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 27-2008, p. 111-147.

<sup>19</sup> Voir par ex. dans l'édition de 1827, p. 229-245. Le titre original de l'*Épître* (1809 ?) semble avoir été *pour se jeter dans les bras de la mélancolie* (Ulla Kölving et Jeanne Carriat, *Inventaire de la correspondance littéraire de Grimm et Meister*, SVEC n° 227, 1984, p. 104). Le *Tableau* (1803 ou 1810 ?), est aussi intitulé *Une soirée d'auberge* (*Le Spectateur français au XIX<sup>e</sup> siècle*, douzième année, Paris, Blaise, 1812, p. 284-287). En revanche, la romance de *La feuille sèche*, reproduite sous la signature de Michaud et d'une tonalité élégiaque proche de celle d'un Millevoye, dans le *Nouvel almanach des Muses* pour 1811 (p. 186-187), signale un vrai talent. De même, quelques citations dans les ouvrages du temps ou les bibliographies, permettent de constater qu'il était doué pour la chanson satirique.

auparavant<sup>20</sup>, en avait déjà imprimé un long passage, purement descriptif (à la manière de Delille, dont Giguet et Michaud allaient du reste devenir très vite les éditeurs attitrés) consacré au jardin potager, histoire d'alerter les lecteurs sur une parution imminente. Celle-ci fut immédiatement saluée dans la presse, même si certains critiques reprochèrent au poète le désordre de son plan et la pauvreté de son inspiration<sup>21</sup>. Chateaubriand, dont Michaud convoque *Le Génie du christianisme* dès le début de la *Dissertation sur l'origine et le caractère de la poésie descriptive* qui sert de préface à son poème<sup>22</sup> et dont on dit qu'il encouragea Michaud à faire paraître ses vers<sup>23</sup>, consacra au *Printemps d'un proscrit*, dès sa sortie des presses, un long article dans le

---

<sup>20</sup> *Mercur de France*, n° LXX, 8 brumaire an XI (30 octobre 1802), p. 241-243. Ce n'était du reste pas le premier ballon d'essai de Michaud : un « petit poème », *Le printemps qui a suivi le 18 fructidor*, précédé d'un huitain de dédicace à Delille, avait été imprimé à la fin (p. 333-348) du *Recueil de poésies et de morceaux choisis de J. Delille*, paru chez Giguet sous la date de 1800-an IX. Il s'agissait de vers qu'on retrouve ensuite dans le 1<sup>er</sup> chant du *Printemps d'un proscrit*, mais présentés comme un texte complet en lui-même, à la fin d'une anthologie de fragments des poèmes encore inédits de Delille que Giguet et Michaud allaient publier dans les années suivantes.

<sup>21</sup> On comparera les recensions reproduites dans *Le Spectateur français* (t. 2, 1805, p. 734-739), particulièrement favorable, et dans *L'Esprit des journaux* (t. 3, 1804, p. 35-40), plutôt sévère. L'article de *La Décade* (n° 32, 20 thermidor an 11 [8 août 1803], p. 287-292) considère le genre descriptif comme un genre faux et ennuyeux, mais concède à Michaud un réel talent pour les vers. C'est la seule qualité que Marie-Joseph Chénier, qui avait d'évidentes raisons politiques et personnelles de ne pas aimer le poète, lui reconnaît en 1810 dans son *Tableau historique de l'état des progrès de la littérature depuis 1789* (*Ceuvres posthumes de Chénier*, Paris, Guillaume, 1824, t. 3, p. 277), et Bernard Julien, qui demeure le meilleur historien de la poésie de l'époque, reprend le même jugement (*Histoire de la poésie française à l'époque impériale*, Paris, Paulin, 1844, t. 2, p. 33-36).

<sup>22</sup> La préface a été rédigée évidemment après le texte : une note, à propos d'un passage qui énumère quelques écrivains fameux, s'excuse de n'avoir pas cité Chateaubriand, dont le *Génie du christianisme* n'était pas encore paru (éd. de 1803, p. 143). Plus tard, Michaud transformera le titre, un peu trop pompeusement didactique, de son liminaire en *Quelques observations sur la poésie descriptive*. L'édition « définitive » est probablement la septième (Paris, Michaud, 1814), dans laquelle le poème, d'abord divisé en 3 chants jusqu'à la 5<sup>e</sup> édition, puis en 6 dans la 6<sup>e</sup>, doit désormais en comporter 4 – mais nous avons sous les yeux un volume de cette édition qui, en contradiction avec le propos liminaire, reproduit la division en 6 chants : étrange maquis éditorial ! – et a subi quelques remaniements destinés à en améliorer le plan.

<sup>23</sup> J.-J.-F. Poujoulat, *Vie de M. Michaud, op. cit.*, p. XII. Le biographe s'appuie sur les précisions fournies par le poète dans l'*Avis* en tête de l'édition de 1814 : il aurait lu son ouvrage à Delille, à La Harpe et à Chateaubriand, « qui l'engagèrent à le publier » (p. 7).

*Mercur*<sup>24</sup>. Ce texte est, d'entrée, extrêmement favorable. Chateaubriand, même s'il ne peut s'empêcher de convoquer Ovide, est sensible à l'authenticité du geste poétique qui a, selon lui, provoqué l'écriture :

Ce n'est point un poète qui cherche seulement la pompe et la perfection de l'art ; c'est un infortuné qui s'entretient avec lui-même, et qui touche la lyre pour rendre l'expression de sa douleur plus harmonieuse ; c'est un proscrit qui dit à son livre, comme Ovide au sien : « Mon livre, vous irez à Rome, et vous irez à Rome sans moi ! Hélas ! que n'est-il permis à votre maître d'y aller lui-même ! Partez, mais sans appareil, comme il convient au livre d'un poète exilé<sup>25</sup>. »

Mais la recension, engagée conventionnellement comme un parcours émaillé de citations à travers un ouvrage qui chante avec sensibilité « les malheurs de l'exil, si féconds en sentiments tendres et tristes<sup>26</sup> » et « ce *mal du pays*, ce mal qui attaque surtout les Français loin de leur patrie<sup>27</sup> », s'attarde particulièrement sur la religiosité dont témoigne Michaud, avant de se transformer, pour près de la moitié de son étendue, en une discussion sur l'origine de la poésie descriptive, le poète ayant eu l'audace, dans sa *Dissertation* introductive, de discuter une thèse du *Génie du christianisme* sur le développement de ce genre d'écrit, que Chateaubriand relie à l'essor de la religion chrétienne, au point que l'article ressemble à cet endroit à une note supplémentaire ajoutée par l'auteur à son grand ouvrage. Quoi qu'il en soit, cette lecture met bien en valeur le caractère double, d'une unité sans doute un peu problématique, du *Printemps d'un proscrit*, très souvent envahi par le pittoresque descriptif<sup>28</sup>, mais traversé aussi d'évocations qui se veulent touchantes du

<sup>24</sup> *Mercur de France*, n° LXXXV, 23 pluviôse an XI (12 février 1803), p. 341-360. Repris dans la section *Mélanges littéraires* de la plupart des éditions des *Œuvres*. On remarquera que Saint-Lambert, l'un des premiers poètes descriptifs, et Jean-François de La Harpe (1739-1803), autre modèle revendiqué par Michaud, venaient de disparaître dans les jours précédents...

<sup>25</sup> Cité d'après les *Œuvres complètes* de Chateaubriand, Paris, Pourrat, 1836, t. VIII, p. 150-151. On remarquera en passant que Chateaubriand place les mêmes vers d'Ovide – le début de la 1<sup>e</sup> élégie des *Tristes* – dans ses *Martyrs* (1809), au livre VII.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 156. Les italiques sont dans l'imprimé.

<sup>28</sup> Dans sa *Dissertation* liminaire, Michaud s'efforce longuement (éd. princeps, p. 36-53) de définir cette notion, en l'opposant implicitement au sublime qui provoque de lui-même l'admiration alors que le pittoresque est affaire de rapports entre les détails du paysage, le cadre général, les idées et sensations qu'il fait naître. C'est cette idée qui, pour n'être pas forcément originale – c'est à peu de choses près la position de l'abbé Delille, dont *L'Homme*

malheur de l'exilé, le tout dans une versification généralement conventionnelle et à grands coups de réminiscences classiques.

\*\*\*

Au vrai, le poème, avec ses énumérations colorées et autres formes de listes, ses périphrases plus ou moins compliquées, ses désignations alternativement précises et vagues, ressemble souvent à s'y méprendre à la plupart des autres textes de « l'école de Delille », qui est, si l'on veut, une poésie d'inventaire<sup>29</sup>. L'évocation, au début de l'ouvrage, du départ de l'hiver, est de ce point de vue parfaitement caractéristique et on la croirait confectionnée avec l'aide d'un *Gradus français*<sup>30</sup> :

Déjà les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,  
Par degré de la terre ont éloigné leurs ombres,  
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,  
Rend au jour moins tardif son éclat matinal.  
Avril a réveillé l'aurore paresseuse ;  
Et les enfants du Nord, dans leur fuite orageuse,  
Sur la cime des monts ont porté les frimas<sup>31</sup>.

On est forcément tenté de *traduire* de pareils vers, qui paraissent aussi artificiels que déjà lus mille fois : les jours rallongent progressivement, le soleil se lève plus tôt le matin, les bises glaciales ont cessé de souffler... Puis le regard poétique quitte ce tableau de convention pour s'attarder sur le réveil de la nature, à travers une accumulation de détails, brillants sans doute mais tout aussi convenus :

---

*des champs* est paru en 1800 (Strasbourg, imprimerie de Levrault), du reste convoqué à l'appui du développement –, paraît la plus juste : « Le pittoresque ne naît pas seulement de certains rapports des objets entre eux ; mais il naît aussi des rapports que ces objets ont avec nous. Ainsi, le poète, en décrivant la nature, doit l'envisager par rapport au lecteur, ou plutôt au spectateur : ce n'est point assez de m'offrir un beau paysage, il faut encore qu'il soit en harmonie avec moi, que son aspect réveille un sentiment noble et délicat, et que mon cœur puisse s'y intéresser. » (p. 47-48)

<sup>29</sup> Voir la thèse d'Édouard Guiton, *Jacques Delille et le poème de la nature*, Paris, Klincksieck, 1974.

<sup>30</sup> Le titre *Gradus français* n'apparaît en réalité que plus tard, avec l'ouvrage de Carpentier, *Le Gradus français ou Dictionnaire de la langue poétique* (Paris, Jouhanneau, 1822), qui demeure la meilleure référence pour l'étude stylistique et lexicale de la production poétique entre 1760 et 1820.

<sup>31</sup> *Le Printemps d'un proscrit*, éd. princeps de 1803, ch. I, p. 70. Ces vers constituent par ailleurs de début du *Printemps qui a suivi le 18 fructidor*, évoqué ci-dessus n. 20. Nous utiliserons désormais uniquement cette édition, en plaçant les renvois à la page entre parenthèses.

Le serpolet fleurit sur les monts odorants ;  
 Le jardin voit blanchir le lys, roi du printemps.  
 L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère,  
 Le pavot dans les champs lève sa tête altière ;  
 L'épi cher à Cérès, sur sa tige élançé,  
 Cache l'or des moissons dans son sein hérissé ;  
 Et l'aimable espérance, à la terre rendue,  
 Sur un trône de fleurs, du ciel est descendue. (ch. I, p. 71)

Le système d'écriture – la rhétorique, si l'on veut – s'exhibe sans retenue<sup>32</sup>, depuis le transfert de qualification de la plante à la montagne, dans le premier vers, jusqu'à l'évocation alambiquée des blés en pleine croissance aux cinquième et sixième et des fruits, qui ne manqueront pas de passer la promesse des fleurs, dans les suivants.

On retrouve plusieurs fois, au fil du poème, des passages qui témoignent que Michaud n'est que trop enclin à multiplier les minuties descriptives. Ainsi, au 2<sup>e</sup> chant, quand il entend évoquer le jardin de la demeure où il a trouvé refuge, après avoir assez longuement expliqué que cette retraite n'a rien d'un somptueux palais, il s'efforce de donner à en voir le verger et le potager :

Plus riche, et moins brillant, j'y vois l'abricotier  
 De ses fruits jaunissants couvrir l'humble espalier ;  
 La framboise pourprée, et la rouge groseille,  
 La pêche au frais duvet, à la robe vermeille,  
 La prune diaprée, y brillent tour à tour  
 Des couleurs de l'aurore et de l'azur du jour.  
 À l'ombre du cassis, chargé d'un fruit d'ébène,  
 La fraise laisse voir sa rougeur incertaine ;  
 Plus loin, le cerisier montre aux yeux éblouis  
 Ses fruits mûrs suspendus en groupes de rubis.  
 [...]  
 Là, s'élève au milieu de sa nombreuse cour,  
 La reine des vergers, l'honneur de ce séjour,  
 La calville<sup>33</sup> pendant au flexible branchage,  
 Mêlé un pourpre naissant au vert de son feuillage.  
 [...]  
 Tout autour, j'aperçois sur vingt couches épars,  
 La pâle chicorée et la verte laitue,  
 La citrouille au flanc large, à la feuille étendue,  
 L'artichaut qui dans l'air lève un front couronné,

<sup>32</sup> À la limite de la parodie, peut-être, avec une gourmandise de collégien habile.

<sup>33</sup> Tout bêtement une pomme : il y en de rouges, comme ici, de vertes, de jaunes...

Et le chou plus modeste, au Pinde dédaigné<sup>34</sup>,  
 Le melon qui mûrit sous son abri de verre,  
 Et la patate, espoir du peuple en sa misère,  
 L'oseille au vert foncé, le cardon épineux,  
 Et l'oignon que le Nil mit au rang de ses dieux. (ch. II, p. 108-110)

La citation est déjà bien longue, d'autant qu'on pourrait la prolonger par les vers consacrés aux fleurs, qui viennent ensuite : cette poésie de listes, qui tourne au catalogue botanique<sup>35</sup>, apparaît surtout, en somme, comme un tour de force horticole, réussi sans doute mais un peu fastidieux, aux yeux d'un lecteur d'aujourd'hui<sup>36</sup>.

Michaud est-il mieux inspiré dans la posture dolente de l'exilé ? C'est celle qui, dès les premiers vers, justifie l'entreprise poétique :

Élevé dans l'exil, et nourri dans les pleurs,  
 Tandis que la discorde ensanglante la terre,  
 Je redis mes chagrins à l'écho solitaire. (ch. I, p. 69)

Le poète s'y complaît, de très rousseauiste manière<sup>37</sup>, dans un « Élysée » qui lui apparaît comme le refuge « loin d'un monde barbare » (p. 81) que l'amitié – thème récurrent dans l'ouvrage – lui a procuré alors que, prisonnier et promis à la mort, il désespérait de jamais revoir sa patrie. L'évocation, qui s'efforce d'être vibrante et sensible, peine à convaincre le lecteur de l'authenticité du sentiment, empêtré dans la gangue des souvenirs classiques – un *sénat cruel*, un *peuple furieux*, le *fer inexorable*, des *tyrans*, des *antres*, des *asiles*, etc. – et l'inévitable stylisation de la confidence :

Hélas ! qui plus que moi vécut dans [les] alarmes ?  
 Qui fut plus malheureux ? Dans l'exil, dans les larmes,  
 J'ai vu fuir ces instants, hélas ! qui sont si courts,

<sup>34</sup> Michaud place ici une note pour rappeler qu'en 1782 Rivarol avait, avec une ironie mordante, raillé Delille – qui répara cet oubli dans une édition postérieure – d'avoir négligé le chou et le navet dans ses *Jardins*.

<sup>35</sup> C'est du reste un reproche que Michaud, dans sa *Dissertation* liminaire, adresse aux poètes... allemands : « La plupart de leurs tableaux champêtres ressemblent moins à des poèmes qu'à des herbiers, ou des nomenclatures d'histoire naturelle ; ils semblent ne travailler que pour des botanistes... » (p. 57).

<sup>36</sup> On rappellera qu'après *Les Jardins* de Delille (1782) sont apparus, entre autres, *Le Verger* (1791) de Fontanes, *Les Plantes* (1797) de Castel et *Le Potager* (1802) de Lalanne. Voir Jean-Noël Pascal, « Et si nous parlions un peu du *Potager* ? À propos de Jean-Baptiste Lalanne », *Cahiers Roucher-André Chénier*, n° 34-2014, p. 131-150.

<sup>37</sup> Michaud consacre une petite page au souvenir du proscrit Rousseau (ch. II, p. 99-100).

Où le cœur n'est ouvert qu'au charme des amours.  
 À peine citoyen, j'ai perdu ma patrie,  
 Et j'ai connu la mort sans connaître la vie.  
 Proscrit, chargé de fers comme un vil criminel,  
 Au trépas condamné par un sénat cruel,  
 En vain d'un Dieu vengeur j'implorais la justice ;  
 Je voyais lentement s'avancer mon supplice,  
 Poursuivi des clameurs d'un peuple furieux,  
 Je cherchais un ami qui me fermât les yeux ;  
 Du fond de ma prison par mes pleurs arrosée,  
 Mon âme s'élevait au céleste Élysée<sup>38</sup>.  
 À tout ce que j'aimai, j'adressais mes adieux :  
 Ô rivages de l'Ain ! vallons délicieux,  
 Ô bois, dont mon enfance avait cherché l'ombrage,  
 Vous mêliez à mon deuil votre riante image ;  
 Et mes derniers regards, en dépit des tyrans,  
 Se détournaient vers vous et cherchaient le printemps.  
 Mais, ô bonté du ciel ! l'amitié magnanime<sup>39</sup>  
 Au fer inexorable arrache sa victime.  
 Je fuis ; et du Jura les antres ignorés  
 M'offrent contre la mort leurs asiles sacrés.  
 Errant sur ces rochers, noir séjour des orages,  
 Je retrouvai la paix dans leurs grottes sauvages,  
 La paix que ma patrie, hélas ! ne connaît plus. (ch. II, p. 102-103)

On voit bien ici que Michaud n'est pas Lamartine<sup>40</sup> : l'écriture, brillante mais cumulative, donne plutôt du poète l'image d'un habile fabricant de centon que celle d'un malheureux en proie au désespoir, même si le mot est au début du passage. L'éloquence recherchée nuit décidément à l'émotion,

<sup>38</sup> Ici, l'Élysée n'est évidemment plus celui de Julie, mais celui de la mythologie antique, où séjournent les ombres des héros vertueux.

<sup>39</sup> Une note précise ici que Michaud est parvenu à s'évader de sa prison « par les soins généreux de M. G... » (p. 161) : il s'agit bien sûr de Giguet, ami et associé du poète. On remarquera au passage le très scolaire énoncé temporel.

<sup>40</sup> Cependant, quand il souligne la nécessité, pour le poète, de se réfugier dans la rêverie, Michaud, marqué d'abord par la tradition horatienne et virgilienne, n'est pas absolument éloigné de la sensibilité romantique :

Oui, l'homme, n'en déplaît à la raison sévère,  
 A besoin de rêver pour charmer sa misère.  
 Aux champs, tout fait rêver ; le murmure, des eaux,  
 Le silence des bois, la fraîcheur des ruisseaux,  
 Tout inspire à mon cœur la douce rêverie.  
 Dans ces champs, tout sourit à mon âme attendrie. (ch. I, p. 88)

plus spectaculaire qu'intériorisée : même la mort qui menace est comme mise à distance par l'emphase stéréotypée des formules.

À l'heure où il s'apprête à quitter son refuge rustique, Michaud est à peine plus convaincant, même dans l'hymne à l'amitié qu'il dédie à ceux qui l'ont abrité quelques mois, encombré d'allusions multiples à la tradition du *locus amoenus*, dans un climat général plutôt artificiel de poésie pastorale :

Recevez mes adieux, vous, dont la main amie  
 Sema de quelques fleurs les chagrins de ma vie :  
 Que vos cœurs soient heureux des heureux qu'ils ont faits,  
 Et que le Dieu des champs vous rende vos bienfaits ;  
 [...]  
 Ah ! jouissez longtemps, dans cet heureux séjour,  
 Du ciel qui vous sourit dans ses regards d'amour.  
 [...]  
 Sous vos bosquets riants, sous leurs ombrages frais,  
 Retenez l'amitié, l'innocence et la paix ;  
 Loin de l'œil des méchants, des clameurs du vulgaire,  
 Aimez, vivez heureux ; et que le sort prospère  
 De vos plus doux penchants resserrant les liens,  
 Ajoute à vos plaisirs ce qu'il retranche aux miens.  
 Dans un monde, où l'intrigue, en triomphe portée,  
 Au nom de la terreur, sur le trône est montée,  
 Mon cœur emportera vos vertueux penchants :  
 L'image de la paix qui console vos champs,  
 Me suivra sur ces bords ravagés par la guerre,  
 Heureux d'avoir trouvé l'amitié sur la terre ! (ch. III, p. 131-132)

Mais en réalité les deux citations que nous venons de reproduire contiennent probablement la meilleure clef de lecture pour un poème qui ne se revendique comme une tentative de renouveler le genre descriptif et comme la plainte de l'exilé que pour mieux faire place à la dénonciation des malheurs causés à la patrie par les années de la Révolution.

L'évocation d'un bonheur teinté de mélancolie est sans doute d'abord destinée à donner, par contraste<sup>41</sup>, plus de relief à la peinture des ravages produits par la Terreur :

Comment pourrai-je, hélas ! retracer dans mes chants  
 Le fracas des cités, le choc bruyant des armes,  
 La nature outragée et la patrie en larmes ?

<sup>41</sup> Dans sa *Dissertation* liminaire (p. 61-62), Michaud insiste sur l'importance des « oppositions » : il prétend que les « tableaux des troubles politiques » font mieux ressortir « les descriptions de la campagne ». On se permettra de renverser la proposition.

Des partis menaçants qui peindra les fureurs,  
 Le silence des lois, et le mépris des mœurs,  
 Le crime sans remords, les maux sans espérance,  
 Les temples dépouillés et les dieux sans vengeance ;  
 Chaque fléau suivi par un fléau plus grand,  
 Et l'avenir chargé des forfaits du présent ? (ch. III, p. 133)

La prise de parole poétique est donc d'abord essentiellement politique<sup>42</sup> et si, trop souvent, les tableaux – des « scènes tragiques », selon le mot même de l'auteur (p. 133) – se développent, comme ici, par accumulation de formules stéréotypées, on n'y lit pas moins les convictions royalistes de Michaud, qui rejoignent, à l'heure de la parution de l'ouvrage, en des jours où Bonaparte peut encore apparaître à beaucoup comme un restaurateur de l'ordre ancien, un incontestable mouvement de l'opinion<sup>43</sup>. D'où sans doute le succès du poème, qui évoque avec véhémence, par exemple, au chant I, les « ruines sanglantes » (p. 75) causées à Paris par les factions révolutionnaires qui s'entredéchirent :

Tout sentiment humain est éteint dans les cœurs ;  
 L'État n'a plus ses lois, et le peuple ses mœurs.  
 Les grâces, les vertus ont perdu leur empire,  
 La beauté sa candeur, et l'amour son sourire ;  
 La jeunesse est flétrie au sortir du berceau.  
 Vainement la vieillesse, aux portes du tombeau,  
 Montre ses cheveux blancs ; et l'échafaud impie  
 Dévore le printemps et l'hiver de la vie.  
 L'humanité gémit et s'enfuit dans les champs.  
 Heureuse, si le choc des partis menaçants,  
 Si les noires fureurs de la guerre civile  
 Ne troublent point la paix de son dernier asile ! (ch. I, p. 75-76)

Ailleurs dans le même chant, ce sont les tentatives de déchristianisation<sup>44</sup>, qui ont chassé Dieu et ses saints ministres, que Michaud stigmatise. Au chant suivant, c'est la profanation des sépultures royales dans la basilique de

<sup>42</sup> Cet aspect des choses est fort bien éclairé par l'article de Franck Estelmann, indiqué ci-dessus n. 11.

<sup>43</sup> D'assez nombreuses publications poétiques en témoignent, à commencer par *Le Malheur et la Pitié* (Londres, Dulau, 1803, puis, sous le titre de *La Pitié*, Paris, Giguet et Michaud, 1803), l'ouvrage particulièrement réussi dans lequel l'abbé Delille déplore les excès révolutionnaires, mais en passant aussi par exemple par les textes qui saluent les initiatives de Bonaparte en faveur de la religion (Baour-Lormian, *Le Rétablissement des cultes*, Paris, Louis, 1802, etc.).

<sup>44</sup> Rappelons ici que c'est cette présence des questions religieuses qui a surtout retenu l'attention de Chateaubriand – et pour cause.

Saint-Denis et l'exécution de Louis XVI qui lui inspirent des vers, pour une fois, d'autant plus émouvants qu'ils sont assez concis<sup>45</sup> :

Nous avons tous connu dans l'éclat de sa gloire,  
 Ce roi dont nos neveux béniront la mémoire ;  
 Son ombre erre plaintive autour de ces palais,  
 Témoin[s] de sa splendeur, témoin[s] de ses bienfaits.  
 Et, quand le crime heureux obtient l'apothéose,  
 Je cherche en vain la tombe où la vertu repose.  
 Sa poussière ignorée est le jouet des vents ;  
 Un peuple aveugle insulte à ses mânes errants ;  
 Et, quand janvier ouvrant les portes de l'année,  
 Ramène de sa mort la fatale journée,  
 Ses bourreaux vont offrir à leurs dieux inhumains  
 Ce sang pur et sacré qui souille encor leurs mains.  
 Détourne, ô Dieu ! les maux que ce jour nous apprête :  
 Le supplice a son culte, et le meurtre a sa fête ! (ch. II, p. 101)

Bref, allusions à la barbarie révolutionnaire, déploration de la chute de la royauté, dénonciation de l'impiété et de la déchristianisation, tout cela constitue une série de *leitmotive* parfaitement aptes à s'acquérir, au temps du Consulat, les sympathies d'un public facilement tenté de troquer sa lassitude des années troubles contre une idéalisation nostalgique de l'ancien régime.

\*\*\*

Il faudrait évidemment nuancer les indications sommaires que l'on vient de donner et tenir compte, en particulier, des remaniements – notamment dans la succession des morceaux – que Michaud a fait subir à son ouvrage au fil des premières rééditions, mais l'étude approfondie ne remettrait probablement pas en cause le constat qui s'est imposé dans ce survol trop rapide : *Le Printemps d'un proscrit*, malgré tout l'attirail théorique déployé dans la *Dissertation* liminaire, malgré l'abondance des minuties descriptives mobilisées dans le texte, malgré même les moments d'épanchement qui cherchent à instaurer dans le poème la présence d'un je sensible, est d'abord un ouvrage de circonstance. Des vers, donc, pour liquider une révolution qui s'éloigne<sup>46</sup>.

Jean-Noël PASCAL

<sup>45</sup> Mais la note que le poète leur adjoint (p. 152-160) est extrêmement longue... Le poème de Joseph Treneuil (1763-1818) sur *Les tombeaux de l'abbaye royale de Saint-Denis*, qui deviendra un véritable best-seller et provoquera quelques imitations, ne paraîtra qu'en 1806, publié justement par Giguet et Michaud.

<sup>46</sup> La manière plutôt évasive dont Michaud aborde rapidement la question (*Dissertation*, p. 60) après avoir développé pendant 50 pages ses vues théoriques sur la poésie descriptive et le pittoresque ne change rien à l'affaire.